

Du Concile à aujourd'hui : une lecture d'un demi-siècle d'histoire lyonnaise du catholicisme

Jean-Dominique DURAND¹

Comme l'ensemble du pays, Lyon a connu de profondes mutations, économiques, sociales et bien sûr religieuses et des mentalités avec une forte sécularisation de la société, au cours des cinquante dernières années. Le point de départ proposé par le colloque invite à revenir sur les effets du concile Vatican II à l'issue du long épiscopat du cardinal Gerlier de près de trente ans (1937-1965), auquel ont succédé jusqu'à aujourd'hui six archevêques, et pourrait induire une démarche chronologique. Cependant on se heurte vite à une double difficulté méthodologique.

La première vient de la rareté des études sur cette période qui relève de l'histoire du temps présent. On dispose de nombreux travaux sur le catholicisme lyonnais du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, mais la production historique se raréfie dès lors que l'on passe au deuxième après-guerre, et plus singulièrement encore lorsque l'on aborde les années postconciliaires. On dispose de quelques articles dispersés², de quelques

1. Jean-Dominique DURAND est Professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université Jean Moulin – Lyon 3 et membre du LARHRA.

2. Jean-Dominique DURAND, notices « Renard (Alexandre) », « Decourtray (Albert) », « Balland (Jean) », « Billé (Louis-Marie) », Dominique-Marie DAUZET et Frédéric LE MOIGNE (dir.), *Dictionnaire des évêques de France au XX^e siècle*, Paris, Cerf, 2010, p. 560-561, 186-189, 49-50, 75-77. Voir aussi les notices de Bernard BERTHOD et Régis LADOUS dans *Archevêques de Lyon*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 2012, p. 155-176, et les

mémoires de maîtrise ou de master, par exemple sur le cardinal Renard³, le cardinal Decourtray⁴, sur la réception du Concile⁵, de témoignages comme celui du père Bernard Devert dans un livre d'entretiens publié en 2005⁶. Les ouvrages de synthèse, comme celui dirigé par Jacques Gadille, sur le diocèse de Lyon, sont un peu datés⁷, mais l'on doit se réjouir de la réédition avec mise à jour en 2006, du livre ancien de Jean Comby, *L'Évangile au Confluent*⁸, publié en 1977. Les travaux d'Olivier Chatelan renouvellent la connaissance du diocèse de Lyon, à travers une double approche sociologique et historique⁹. Les ouvrages récents sur la Primatiale de Lyon et sur la basilique de Fourvière comprennent des approches de l'histoire très contemporaine de l'histoire de ces joyaux du patrimoine lyonnais¹⁰. Une partie de la période postérieure au Concile est abordée dans les actes du colloque de 2005 sur *L'intelligence d'une ville*¹¹.

La question des sources n'est pas la moins délicate : si diverses archives privées, notamment celles de la Chronique sociale de France, sont consultables aux Archives municipales de Lyon¹², les archives diocésaines ne le

notices du *Dictionnaire historique de Lyon*, Lyon, Éditions Stéphane Bachès, 2009, sans oublier celles du *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine. Lyon – Le Lyonnais – Le Beaujolais*, Paris, Beauchesne, 1994.

3. François ODINET, *Le cardinal Alexandre-Charles Renard, Archevêque de Lyon, 1967-1981*, mémoire de maîtrise d'histoire (sous la direction de Jean-Dominique Durand), Université Jean Moulin - Lyon 3, 2006, 174 p.

4. Laurent SAUZAY, *Un évêque face à sa communication : le cardinal Albert Decourtray et les médias*, mémoire de maîtrise d'histoire (sous la direction de Jean-Dominique Durand), Université Jean Moulin - Lyon 3, 1991, 250 p. Voir aussi Bernard BERTHOD et Régis LADOUS, *Le cardinal Decourtray*, Lyon, Éditions Lugd, 1996.

5. Pierre-Yves VÉRICEL, *Les oppositions au Concile Vatican II et à ses applications dans le diocèse de Lyon 1965-1996*, mémoire de maîtrise d'histoire (sous la direction de Jean-Dominique Durand), Université Jean Moulin - Lyon 3, 2003, 231 p.

6. Bernard DEVERT, *Une ville pour l'homme. L'aventure d'Habitat et Humanisme. Entretiens avec Jean-Dominique Durand et Régis Ladous*, Paris, Cerf, 2005.

7. Jacques GADILLE (dir.), *Histoire des diocèses de France. Lyon*, Paris, Beauchesne, 1983.

8. Jean COMBY et Bernard BERTHOD, *Histoire de l'Église de Lyon*, Châtillon-sur-Chalaronne, La Taillanderie, 2007.

9. Olivier CHATELAN, *L'Église et la ville. Le diocèse de Lyon à l'épreuve de l'urbanisation (1954-1975)*, Paris, L'Harmattan/Association française de sciences sociales des religions, 2012.

10. Jean-Dominique DURAND, Didier REPELLIN, Nicolas REVEYRON (dir.), *La grâce d'une cathédrale. Lyon primatiale des Gaules*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2011 ; Jean-Dominique DURAND, Bernard BERTHOD, Véronique MOLARD-PARIZOT, Nicolas REVEYRON (dir.), *Strasbourg*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2014.

11. Jean-Dominique DURAND, « Le catholicisme social », *L'intelligence d'une ville. Vie culturelle et intellectuelle à Lyon entre 1945 et 1975. Matériaux pour une histoire*, Lyon, Bibliothèque municipale de Lyon, 2006, p. 69-84.

12. Catherine DORMONT, *La science pour l'action. Cent ans de catholicisme social. Les Semaines sociales de France. Guide des sources*, Lyon, Archives municipales de Lyon, 2004.

sont que jusqu'à la fin de l'épiscopat du cardinal Gerlier, soit 1965¹³, et l'on sait que bien des papiers de personnalités, d'organisations ou de mouvements sont voués à la disparition ou au croupissement dans quelque grenier ou cave où la course de vitesse entre les historiens et certains rongeurs s'avère rude. C'est pourquoi il faut saluer les efforts de l'Université catholique pour répertorier et sauver ses propres archives, et le travail des professeurs Daniel Moulinet pour les archives de l'Université et Emmanuel Gabellieri à la Faculté de philosophie pour préserver les archives de grands penseurs lyonnais¹⁴.

Une deuxième difficulté d'ordre méthodologique vient de la diversité des événements et des chronologies croisées que l'on peut observer. J'ai donc fait le choix – certainement subjectif et à juste titre critiquable – de définir sept aspects qui me paraissent caractériser le catholicisme lyonnais entre fin du XX^e et début du XXI^e siècle.

Une mémoire historique vive

Le catholicisme lyonnais des années postconciliaires jusqu'à aujourd'hui est l'héritier d'une grande tradition, dont on a forte conscience, depuis le grand martyrologe de 177 et saint Irénée. En témoignent des rappels souvent réitérés : François Varillon, dans *Beauté du monde et souffrance des hommes* (1980), parle de l'inventivité du catholicisme lyonnais ; lors de sa venue à Lyon en 1986, Jean-Paul II se plaît à souligner la richesse du passé de l'Église qui est à Lyon, d'Irénée à Antoine Chevrier dont il célèbre la béatification, et à la vitalité du catholicisme social et de l'œcuménisme, un passé auquel les Lyonnais doivent se montrer fidèles. Il interpelle : « Chrétiens de Lyon, de Vienne, de France, que faites-vous de vos glorieux martyrs ? ». En prenant possession du diocèse, les nouveaux archevêques de Lyon ont tous en commun de dire à la fois leur admiration et leurs craintes devant une histoire si riche, qui rend le diocèse complexe et lourd. Mgr Jean Villot confie lorsqu'il succède au cardinal Gerlier en janvier 1965 : « Lyon est trop lourd pour moi. Je sais que je ne pourrai pas y tenir longtemps ». De fait, en 1967 il est appelé à Rome¹⁵. Le cardinal Philippe Barbarin, dans son premier *Message aux prêtres et aux diacres, aux religieuses et religieux, et aux animateurs laïcs du diocèse de Lyon* du

13. Olivier GEORGES, *Pierre-Marie Gerlier, le cardinal militant 1880-1965*, Paris, Desclée de Brouwer, 2014.

14. Emmanuel GABELLIERI et Paul MOREAU (dir.), *Humanisme et philosophie citoyenne. Joseph Vialatoux et Jean Lacroix*, Paris, Desclée de Brouwer-Lethielleux, 2010.

15. Jean COMBY, *Histoire de l'Église à Lyon, op. cit.*, p. 196.

15 juillet 2002, fait part de sa timidité face à une si grande histoire : « Il est impressionnant d'entrer dans l'histoire d'une Église que, depuis l'enfance, on m'a appris à regarder comme une source de la foi dans notre pays¹⁶ ».

Cette mémoire vive, qui va de saint Irénée à Gilbert Dru et à l'abbé Paul Couturier en passant par Pauline Jaricot, Frédéric Ozanam et Antoine Chevrier, offre de nombreux modèles possibles. Cette mémoire ne se limite pas à la mémoire catholique *stricto sensu* : arrivant à Lyon en mai 1967, Mgr Alexandre Renard commence son épiscopat, après son intronisation à Saint-Jean, en allant se recueillir sur les lieux où s'est particulièrement exercée la barbarie nazie : Saint-Genis-Laval, la prison Montluc, le Veilleur de Pierre, sanctuaires de la Résistance et de la Déportation. Ce parcours est repris depuis lors par ses successeurs.

La crise des années 1970

La crise catholique telle qu'elle a été identifiée par Denis Pelletier¹⁷, n'en est pas moins violente à Lyon, du moins sur le plan institutionnel. Elle est marquée par la crise des vocations, la baisse de la pratique religieuse, les départs de nombreux prêtres, la contestation de l'autorité, qui prend de plein fouet le cardinal Renard arrivé à Lyon en septembre 1967. Un Forum des prêtres se tient à Saint-Étienne, Montbrison, Lyon en septembre 1968, avec comme mot d'ordre : « l'assemblée est souveraine ». Les divisions sont profondes : en février 1969, 200 prêtres signent une lettre de soutien à l'archevêque et au pape. En 1975, Mgr Renard reconnaît son impuissance à proposer un projet pastoral diocésain, et en 1980, peu avant de quitter le diocèse, il regrette « un défaut de communion fraternelle [...] au nom d'options pastorales discutables, temporelles ou partisans qui l'emportent sur la foi. Tout cela atteint l'Église au cœur même de sa vie et de sa mission ».

Le plus difficile pour le diocèse est le départ de prêtres en nombre considérable : sur les 114 prêtres ordonnés entre 1965 à 1971, 38 – soit un tiers – ont quitté le ministère à la date de 2000 ; parmi eux, 8 des 16 ordonnés en 1966, et 13 des 39 ordonnés en 1967 et 1968. Si à partir de 1970 sont ordonnés les premiers diacres permanents, 78 prêtres quittent le ministère entre 1966 et 1980, dont 36 dans les seules années 1971-1975, tandis que les ordinations sacerdotales tombent à quatre ou cinq par an. Les petits séminaires ferment, victimes des réformes introduites dans l'Éducation

16. Jean-Dominique DURAND, « L'histoire se poursuit : 2002-2007 », Bernard BERTHOD, Jean COMBY, *Histoire de l'Église de Lyon...*, *op. cit.*, p. 217-224.

17. Denis PELLETIER, *La crise catholique. Religion, société, politique en France (1965-1978)*, Paris, Payot, 2002.

nationale, avec la généralisation du collège. Le petit séminaire de Saint-Jean ferme en 1969. Le Grand séminaire Saint-Irénée devient interdiocésain en 1974, couvrant la région apostolique, illustrant la nécessité de mutualiser les moyens. Les années 1970 marquent bien une rupture, et la situation ne s'est plus guère redressée, malgré la brève et modeste embellie de 1989 avec l'ordination de huit prêtres et de huit diacres.

En conséquence, il a fallu réorganiser le diocèse, avec la création de nouvelles paroisses, qui sont en fait le fruit de regroupements de plusieurs paroisses : les curés voient se multiplier le nombre de clochers dont ils ont la charge, alors qu'ils vieillissent.

Un autre signe de la crise est donné par les vicissitudes du scolasticat des jésuites installé au 4 de la Montée de Fourvière depuis 1888 : après un rude rappel à l'ordre par Rome en 1950 pour des positions théologiques jugées trop audacieuses, il est victime d'une vive contestation de la part de ses étudiants à compter de 1965, et surtout de la nécessité pour la province jésuite de France, en voie d'unification, de concentrer ses lieux de formation. Il est fermé en 1974 tandis que les moyens de la Compagnie sont concentrés à Paris et dans la région parisienne. Malgré les nombreuses démarches d'influents personnalités lyonnaises, sa bibliothèque le suit. Il ne reste à Lyon de son héritage que l'Institut des sources chrétiennes, ce qui n'est pas rien, et, écrit Étienne Fouilloux, « le souvenir d'une brève mais flamboyante épopée qui a vu, des années 1930 aux années 1960, le scolasticat de Fourvière devenir l'un des phares de la pensée catholique avec notamment le père Henri de Lubac, connu dans le monde entier »¹⁸. Il joue un rôle majeur sous l'Occupation comme promoteur de la Résistance spirituelle. C'est là que naissent en 1941 les *Cahiers du Témoignage chrétien*. Les bâtiments sont ensuite dévolus au Conservatoire régional de musique.

Sur un autre versant, le concile Vatican II est contesté dans certains milieux attachés à la tradition et sa mise en œuvre rencontre bien des difficultés. Se développent des protestations contre la réforme liturgique notamment, conduites par Henri Rambaud, et contre les traductions des textes liturgiques. La messe des Rameaux en 1971 à Ainay et à Saint-Jean est perturbée. La tradition catholique, du moins telle qu'elle est interprétée par ceux qui suivent Mgr Lefebvre, cherche à se perpétuer avec Luce Quenette (1904-1977) qui a fondé en 1954 l'école de la Péraudière à Montrotier, dans les Monts du Lyonnais, en s'appuyant sur les prêtres de la Fraternité Saint-Pie X et les pères capucins de Morgon. Le prieuré Saint-Irénée,

18. Étienne FOULLOUX, « Les jésuites et l'école de Fourvière », dans Jean-Dominique DURAND (dir.), *Fourvière l'âme de Lyon*, Paris, Éditions Place des Victoires, Strasbourg, La Nuée bleue, 2014, p. 363-365.

rue de Marseille puis rue d'Inkermann, est dirigé par les lefebvristes. Le cardinal Albert Decourtray tente d'apaiser les tensions en accueillant dans le diocèse les dissidents de la Fraternité sacerdotale Saint-Pierre, avec l'abbé Christian Laffargue. Il met l'église Saint-Georges à la disposition de la Fraternité, dont trois prêtres sont ordonnés en 1993.

Pourtant, un vrai dynamisme spirituel et intellectuel entre crise et nouveau

Le diocèse de Lyon se caractérise aussi par une vraie dynamique. On peut en énumérer pas moins de onze exemples, qui sont présentés ici simplement pour mémoire.

Lyon est le réceptacle dès 1971 du mouvement charismatique de la communauté du Chemin neuf fondée sous l'impulsion du jésuite Laurent Fabre. Installée Montée du Chemin neuf, elle est reconnue par le cardinal Renard dès 1973, et érigée en association publique de fidèles de droit diocésain par le cardinal Decourtray. Dès 1974, un premier groupe de prière hors du Chemin neuf s'installe dans la crypte de Saint-Vincent. Elle a une vocation œcuménique, et compte aujourd'hui plus de 2000 membres dans quinze pays. Elle se situe au carrefour du Renouveau charismatique et de la tradition ignacienne et insiste sur l'unité des chrétiens et sur la paix. Les années 1980 voient arriver la communauté de l'Emmanuel, qui occupe dans le diocèse une place grandissante¹⁹, fondée en 1972 à Paris par Pierre Goursat. Elle est reconnue par le Saint-Siège en 1992 comme association privée internationale de fidèles de droit pontifical, et depuis 2009, comme association publique, confirmant ainsi sa vocation à « participer à l'accomplissement de la mission de l'Église dans le monde actuel ».

Des paroisses jouent un rôle remarquable d'attraction. La paroisse Saint-Nizier au cœur de la ville est revitalisée d'abord par la Fraternité monastique (fondée par le père Jean Legrez) avec le père Jean Miguel Garrigues²⁰ à partir de 1983, puis par l'Emmanuel depuis 1997. Autre paroisse qui a attiré des fidèles de divers horizons, mais sans s'inscrire dans le courant charismatique : celle de la Sainte Trinité, dans le 8^e arrondissement, sous l'influence de l'abbé Robert Largier (1922-1999). De même, dans d'autres domaines, le Foyer Marie-Jean, animé par Jean-Baptiste et Nicole Echivard, soutenu longtemps par le cardinal Decourtray, a joué un rôle notable dans le domaine de la formation, de même que les sœurs Domini sur le plan de

19. Voir ci-dessous le texte d'Olivier Landron.

20. Jean-Miguel GARRIGUES, *Par des sentiers resserrés. Itinéraire d'un religieux en des temps incertains : autobiographie*, Paris, Presses de la Renaissance, 2007.

la catéchèse (Missionnaires de Notre-Dame des Neiges) dans la paroisse Saint-Pothin, ou la communauté Saint-Jean avec les groupes de prière animés par le père Marie-Dominique Philippe de 1980 à 1997 pour des étudiants.

La recherche de dialogue et d'accueil est visible à travers l'exemple du Centre « Mains ouvertes », créé au centre commercial de la Part-Dieu par le père Jean Latreille en 1972, dans un esprit interconfessionnel, et dans le contexte d'une complète restructuration d'un quartier destiné à devenir un nouveau centre-ville. Il s'agit de rechercher une nouvelle présence chrétienne dans la ville, face à l'urbanisation et à la concentration de nouvelles activités urbaines²¹.

L'implication des laïcs se lit dans les paroisses et avec la création du Service diocésain de formation (SEDIF) pour ceux qui se préparent à des prises de responsabilité pastorale, à partir de 1975. En témoigne aussi le synode diocésain du 2 juin 1990 au 5 décembre 1993, qui mobilise 530 délégués constituant l'assemblée synodale.

Le 8 décembre fait son retour : cette fête a connu un certain affadissement dans les années qui suivent le concile Vatican II et durant le difficile épiscopat du cardinal Renard, marqué par la contestation d'une partie du clergé, et le rejet de pratiques jugées révolues. Le temps n'est plus aux processions. L'expression populaire reste cependant vivace avec la mise en place des lumignons aux fenêtres des appartements par les particuliers, mais il est difficile de connaître la part de la conscience religieuse et celle du simple attachement à une tradition dont l'origine est parfois perdue de vue. Un changement important se produit lorsque la ville s'approprie la fête dans les années 1990, en l'intégrant au Plan Lumières qui met en valeur les monuments, et à la volonté de développer le tourisme à Lyon, dont l'affirmation de la dimension internationale devient une priorité. L'aspect profane prend alors le dessus. L'Église paraît à l'écart de ce mouvement, au point qu'il n'y a guère de concertation entre le diocèse et les services de la municipalité pour le choix des illuminations des façades des églises. Pourtant, peu à peu, on assiste à une revitalisation de la fête religieuse sous l'impulsion de la fête profane, en prenant appui sur l'afflux des Lyonnais et des touristes : l'opportunité missionnaire est évidente. Dans les années 1980 n'existe plus qu'une montée aux flambeaux pour la paix, animée par l'association Vieux-Lyon en fête²². En 2003, le cardinal Barbarin relance la procession « officielle » de la cathédrale Saint-Jean à la basilique de Fourvière, dirigée par l'archevêque, suivant la statue de la Vierge du Bon Conseil

21. Olivier CHATELAN, « Quelle visibilité chrétienne dans la ville contemporaine ? Genèse du Centre « Mains ouvertes » de la Part-Dieu à Lyon (1970-1975) », *Territoire en mouvement. Revue de géographie et d'aménagement*, 13, 2012, p. 3-17.

22. Gérard GAMBIER, *La merveilleuse histoire du 8 décembre à Lyon...*, Châtillon-sur-Chalaronne, Éditions de la Taillanderie, 2003, p. 63.

portée par quatre séminaristes. Celle-ci connaît un engouement nouveau : 4 500 personnes y participent le 8 décembre 2008, près de 6 000 en 2013. C'est l'occasion d'une évangélisation nouvelle avec l'ouverture des églises du centre-ville la nuit, l'accueil par des bénévoles, issus le plus souvent des mouvements, les « Missionnaires du 8 ». En 2004, 500 000 exemplaires du Nouveau Testament et des Psaumes sont distribués. Des affiches rappelant l'importance de la dimension religieuse de la fête sont visibles dans toute la ville, et des dépliants sont largement distribués, avec la mobilisation notamment des services de la Pastorale du tourisme et de la Pastorale des jeunes. Le 8 décembre 2007, le pape Benoît XVI délivre un message pour les pèlerins lyonnais, en direct de la place d'Espagne à Rome, relayé par la chaîne de télévision KTO, citant Fourvière à côté de Lourdes²³.

Dans un esprit semblable, visant à redonner une visibilité de l'Église dans la cité, on assiste à une reprise de la procession du Vendredi Saint dans les rues de Lyon, guidée par l'archevêque, sur un parcours relativement long, qui traverse le quartier populaire de la Guillotière, passe le Rhône et la Saône, de l'église Saint-Louis de la Guillotière à la cathédrale Saint-Jean. En 2015, un parcours spécifique pour les lycéens conduit des théâtres antiques à la basilique de Fourvière, et un troisième pour les écoliers, plus court, va de la cathédrale à l'église Saint-Georges. *Le Progrès* du 1^{er} avril 2015 écrit : « Là aussi, le visage d'une foi décomplexée, qui ne craint pas de s'afficher dans la rue : d'année en année, la participation croissante à cet événement en témoigne. »

L'Université catholique²⁴, fondée en 1875, a au cours de ces cinquante années conquis une place reconnue par tous les acteurs de la vie économique, sociale et intellectuelle de la Lyon. Sa visibilité est forte. Avec ses 9 000 étudiants, elle a dû sortir de son site initial, place Bellecour, pour installer une partie de ses activités place Carnot, transformant l'ancienne caserne Bissuel. Aujourd'hui, elle s'apprête à se transférer sur le site des anciennes prisons Saint-Paul et Saint-Joseph. Elle a su diversifier ses formations et donner une grande importance à la recherche, tout en s'ouvrant à l'international, en accueillant 1 500 étudiants étrangers. Elle fait partie pleinement de l'Université de Lyon, pôle universitaire qui réunit les trois Universités d'État de Lyon, l'Université de Saint-Étienne et quatorze Grandes écoles. Elle s'est donc bien intégrée au tissu urbain et universitaire de la ville et de la région. Elle est soutenue également par un réseau ancien et dense d'enseignement catholique, de tous les degrés, de la maternelle au

23. Jean-Dominique DURAND, « Marie à Lyon. De la Fête de la Lumière aux Fêtes des Lumières le 8 décembre », Françoise THÉLAMON (dir.), *Marie et la « Fête aux Normands »*. *Dévotion, images, poésie*, Mont-Saint-Aignan, Publications de l'Université de Rouen et du Havre, 2011, p. 297-306. Voir ci-dessous le texte d'Olivier Chatelan.

24. Voir ci-dessous le texte de Daniel Moulinet.

lycée, avec des établissements prestigieux. De la Fondation des Maristes de Puylata émane le Collège supérieur, fondé en 1999 par Jean-Noël Dumont, enseignant à l'Externat Sainte-Marie. Centre de réflexion et de formation, il publie des *Cahiers* qui accueillent les meilleures signatures, en philosophie notamment.

L'après-concile est marqué à Lyon par la poursuite de la réflexion œcuménique dans le sillage de l'abbé Paul Couturier, décédé en 1953, auquel la passerelle sur la Saône, entre la rue Sala et le quartier Saint-Georges, est dédiée. Le catholicisme lyonnais est marqué par toute une série d'initiatives et d'institutions, parfois informelles ou de statut privé, comme le groupe des Dombes, fondé dès 1937, ainsi dénommé car les réunions se tenaient à la Trappe des Dombes. Depuis 1998, ce groupe composé de vingt théologiens catholiques et de vingt théologiens protestants, se réunit à l'abbaye de Pradines. Depuis 1971, il publie chaque année le fruit de ses réflexions. La communauté de Taizé est présente en l'église Saint-François-Régis à Villeurbanne. Le Centre Unité chrétienne a été fondé en 1954 par le père Pierre Michalon, qui devait participer au concile Vatican II comme expert, afin de poursuivre l'œuvre de l'abbé Couturier. Il porte en avant toutes les avancées du Concile en matière œcuménique. Le Centre Saint-Irénée est fondé en 1953 par les dominicains René Beaupère et François Biot, en le dotant d'une importante bibliothèque œcuménique²⁵. Dans ce contexte de fort engagement œcuménique et dans la dynamique créée par le Concile, les archevêques organisent la visite de Michael Ramsay, archevêque de Canterbury en janvier 1973, et de Robert Runcie en 1983, mais aussi par la suite celles du patriarche Bartholomeos et de représentants du patriarcat de Moscou (métropolitains Filaret de Minsk, Kirill de Smolensk), et du Catholicos d'Arménie. En 2001, le cardinal Billé institue la prière commune des chrétiens au matin de Pâques, face au soleil levant, à Fourvière. Conscient de ce puissant héritage, le pape Jean-Paul II veut commencer son voyage à Lyon et dans la région du 4 au 6 octobre 1986, par une rencontre œcuménique à l'amphithéâtre des Trois Gaules pour rappeler l'héritage des martyrs de 177, en même temps que celui de l'abbé Paul Couturier « apôtre de l'unité des chrétiens ».

Les Semaines sociales de France ont été fondées à Lyon en 1904 sous l'impulsion de la Chronique sociale de France, elle-même créée par Marius Gonin en 1892 à la suite de l'encyclique *Rerum novarum*. Après des sessions organisées à nouveau à Lyon en 1925 et en 1948, elles reviennent durant

25. Voir le témoignage de Maurice-René BEAUPÈRE, *Nous avons cheminé ensemble. Un itinéraire œcuménique*, Lyon, Olivétan, 2012.

le Concile en 1964 («le travail et les travailleurs dans la société contemporaine») et en 1975 avec le thème «Chrétiens et Églises dans la vie politique», avant d'entrer en léthargie. La Chronique sociale change d'orientation à partir de 1973 sous la direction de Charles Maccio issu de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) et de la CFDT, qui l'éloigne de l'Église. Les Semaines reprennent leurs sessions à partir de 1986, mais Lyon paraît loin des préoccupations de leurs dirigeants. Elles se tiennent à Paris, sauf pour se rendre à Lille pour la Semaine sociale du centenaire. Il faut attendre 2008 pour qu'une Semaine sociale se tienne à nouveau à Lyon, soutenue par l'Antenne sociale de Lyon qui a été fondée entre-temps en 1990²⁶. Celle-ci, suscitée par le cardinal Decourtray et le père Christian Montfalcon et fondée par Maurice Sadoulet, apparaît comme «l'expression lyonnaise du catholicisme social français, voix autorisée de l'Église de Lyon, mais sans être le porte-parole de la hiérarchie».

L'Institut des sources chrétiennes poursuit avec une énergie renouvelée par le Concile l'œuvre fondée en 1943 par les pères Henri de Lubac et Jean Daniélou, poursuivie par le père Claude Mondésert. L'objectif est de fournir des éditions savantes des auteurs grecs et latins, mais aussi syriaques, coptes, arméniens, fondateurs du christianisme, mais accessibles à un public cultivé, dans la grande tradition académique française, après les Mauristes au XVII^e siècle et l'abbé Migne au XIX^e siècle. Les pères conciliaires réunis au concile Vatican II ont voulu souligner un retour aux Pères de l'Église, y puiser un ressourcement, une inspiration, un appui, pour engager un nouveau dialogue avec leur temps. En 2006, la collection des «Sources chrétiennes», éditée par les Éditions du Cerf, publie son 500^e volume. En 2009, l'important Prix Paul VI lui est attribué et remis par le pape Benoît XVI. Depuis Lyon, «Sources chrétiennes» est un pont entre Orient et Occident, grâce à la diffusion des textes qui constituent un patrimoine intellectuel fondateur de l'Europe²⁷.

Économie et Humanisme est fondé en 1941 par le dominicain Louis-Joseph Lebret et se développe surtout à Lyon à partir de 1943. Hugues Puel a bien montré son «particularisme lyonnais» avec des enquêtes fondées sur la participation des populations, l'importance de la dimension de l'économie dans la vie sociale, fondant une «doctrine de l'économie humaine». Dans les années 1970, la référence confessionnelle tend à s'amoinrir, mais l'«aspiration spiritualiste» reste forte, comme en témoigne le Manifeste de 1976 «Pour une humanité libérée» qui propose de construire de nouvelles

26. Jean-Dominique DURAND (dir.), *Les Semaines sociales de France 1904-2004*, Paris, Parole et Silence, 2006.

27. *Ressourcement. Les Pères de l'Église et Vatican II. La collection «Sources chrétiennes» fête ses 70 ans*, Paris, Cerf, 2013.

formes d'interdépendance et de solidarité²⁸. L'association Économie et Humanisme disparaît en 2007.

Dans un esprit proche d'Économie et Humanisme, la revue *Croissance des jeunes nations* est fondée en 1961 par Georges Hourdin, Joseph Folliet et Gilbert Blardone. Ce dernier fonde à son tour le centre « Croissance des jeunes nations », qui se veut un centre de documentation et de dialogue avec le Tiers Monde. En 1972, il lance une nouvelle revue, *Informations et Commentaires. Le développement en questions*.

L'idée de lancer une radio chrétienne prend forme dès juin 1981, peu après la libéralisation des radios voulue par François Mitterrand. Elle doit avoir une dimension œcuménique : les Églises catholique, réformée, luthérienne, apostolique arménienne, orthodoxe, évangélique baptiste et anglicane s'associent dès l'origine à la fondation de ce qui s'appelle d'abord « Radio Fourvière ». Le 23 février 1982, le cardinal Decourtray charge le père Emmanuel Payen de la création de la radio en précisant les objectifs pastoraux : « Vous ferez une radio chrétienne, explicitement chrétienne, sans complexe ni triomphalisme. Une radio pour tous et avec tous. Une radio qui développera la communication jusqu'à la Communion ». La première émission a lieu le 1^{er} février 1982. En 1991, le passage à la diffusion par satellite permet à Fourvière Région de proposer à de nombreux diocèses, de France et de Belgique, de s'associer à cette même logique de collaboration. En 1996, Fourvière Région décide de s'identifier par « RCF » : « Radios chrétiennes francophones ». En 2013, RCF représente 62 radios chrétiennes fédérées en France et en Belgique, et rayonne dans le monde entier grâce à Internet²⁹.

Lyon a vu se développer un pôle d'excellence de la recherche en histoire religieuse : à l'Université Lyon 2 avec le Centre André-Latreille, à l'Université Lyon 3 avec le Centre d'études sur les missions et l'inculturation du christianisme outre-mer (CEMICOM) puis l'Institut d'histoire du christianisme, et à l'Université catholique. En 1979, est fondé par Jacques Gadille, le CREDIC (Centre de recherches et d'échanges sur la diffusion et l'inculturation du christianisme) qui entend être un lieu de rencontres internationales, interdisciplinaires et interconfessionnelles sur les questions missionnaires. La grande tradition missionnaire lyonnaise et la présence à Lyon de l'important fonds d'archives des Œuvres pontificales missionnaires (OPM) ont encouragé, avec une nouvelle vision de la mission promue par Vatican II, le développement des études sur ce thème. Il s'agit d'apporter

28. Hugues PUEL, *Économie et humanisme dans le mouvement de la modernité*, Paris, Cerf, 2004.

29. Emmanuel PAYEN, « Radio Fourvière, la pionnière radiophonique », Jean-Dominique DURAND (dir.), *Fourvière l'âme de Lyon...*, op. cit., p. 382-383.